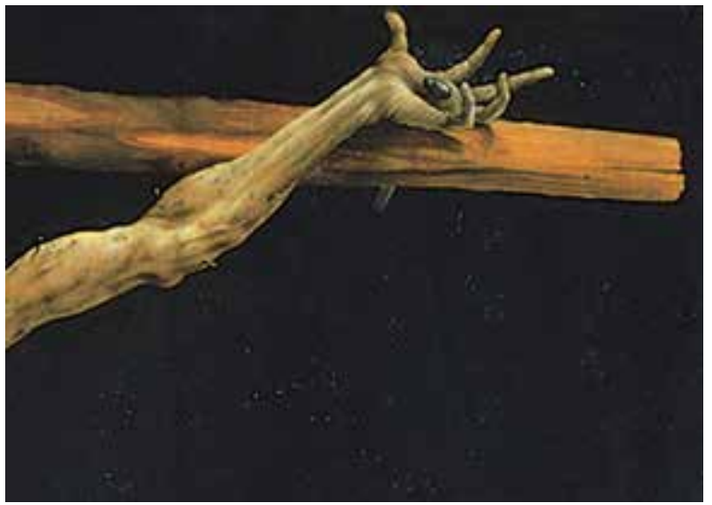


Main gauche crucifiée,
détail du retable d'Issenheim.

My Crying Left Hand

C'est toujours ma main gauche qui pleure.
Je l'observe méticuleusement mais les mots ne viennent pas. Il faut aller chercher sous la peau, passer les ligaments, suivre l'itinéraire du squelette, essayer de comprendre. Revenir en arrière, tourner à gauche, longer les sillons qui mènent à cette plage de lignes brisées, fatalités absurdes... Cela s'appelle la paume.

Définitivement malhabile après qu'un accident de patins à roulettes me fit connaître le versant totalitaire de la douleur, du poignet déboîté jusqu'au bout des ongles tétanisés, elle n'a plus jamais cessé de me faire pleurer, cette main.
Aujourd'hui, le canal carpien bouché l'empêche de bouger correctement, les doigts perdent en habileté, se recroquevillent en fleur de tristesse, en fleur de deuil. C'est l'époque des chrysanthèmes.

Tout a commencé un après-midi de décembre, c'était en 1991, lorsqu'un coup de fil d'Olivier est venu submerger la rizière déjà gorgée de troubles de mon cerveau. Il m'a dit simplement : « Je suis séropo. » Outre le fait que je m'en suis sortie à demi calcinée, le chagrin est venu se loger là, au creux de la paume. Sa trace n'est pas plus large que le bout d'un index, il est un clou, un concentré de mots qu'on ne trouve pas dans le dictionnaire.

Je cherche je ne sais quoi, le doigt planté dans la paume, j'agite le battant de la cloche, de plus en plus vite, un réflexe nerveux, une manie qui faisait rire en famille, le « tic à Chon ». Hier c'était une joie, aujourd'hui c'est une souffrance. Pieds et poings liés à ce constat, des deux mains, ce n'est jamais la droite : c'est toujours ma main gauche qui pleure.
Ouverte. Fermée. Elle est le creuset d'un sentiment de renonciation face au réel. *Sinistra, reliquit, to leave left left*. Je tourne comme une toupie. Le monde poursuit son cours. Je suis là, je ne suis pas là. La maîtresse, en classe de maternelle, écrivait déjà dans mon carnet : « Mais où donc est Véronique ? » J'entends encore le bruit de la machine à tailler les crayons, fixée à son bureau. Et elle moulinait, moulinait sans cesse les petits bouts de bois, j'en aimais l'odeur de scierie miniature et détestais en même temps la vision cannibale de nos outils à dessiner dévorés par les mâchoires de métal. Bien plus tard, j'ai vu dans un reportage TV sur les accidents du travail une ouvrière se faire arracher les doigts par une broyeuse électrique. J'en suis tombée à la renverse, tant l'image d'une inéluctable aliénation du corps amputé me ferait suffoquer d'angoisse, je le savais, à tout jamais.

En première année des Beaux-Arts, on avait un exercice : exprimer différents aspects du comportement par la seule figure de la main. Encre, peinture, collage, installation… Cet appendice surdoué, prolongation immédiate du cerveau, devient un personnage de théâtre, un acteur à la psychologie complexe. J'avais encore en mémoire le tableau des caractères du cours de philosophie – colérique, passionné, nerveux, flegmatique, etc., ma nature : sentimentale et secondaire, est-ce que toutes les parties de mon corps devaient porter la marque de cette configuration mentale ? Je me tâte à tâtons.
Me voici confrontée à cette masse inerte, ma main gauche, posée sur la table, tortue échouée agitant ses doigts gourds, mes phalanges.

MY CRYING LEFT HAND

Ma main droite dirige le mouvement, saisit le crayon, le bic, la mine de plomb, le pinceau… C'est laborieux, technique, intellectuel mais, à force d'adjectifs, j'épuise la passion. Qu'est-ce que c'est le dessin ? Tais-toi et trace. J'avance comme un chasse-neige dans le blanc de la surface, il n'y a pas de direction assistée, c'est lourd, encombrant, la machine à dessiner pèse trois tonnes, comment saisir le frémissement des ailes du papillon ? La chute est brutale. Tout est raide, bloqué, dévié de la ligne que la vision captait au départ.
Feuilles déchirées, automne de papier. Poubelle. Quand la main droite flanche, c'est la gauche qui trinque. « Perdu ! Recommence petit Schtroumpf. » Et ainsi de suite, jusqu'à l'usure. Sur la ligne de départ de ce marathon, nous sommes des milliers, des millions et, à l'arrivée, une seule poignée de héros, les conquérants de l'espace, les athlètes de la grâce, reçoivent l'onction.
Avoir des velléités d'artiste, c'est se battre comme un fou, mordre la toile jusqu'au sang, tomber d'épuisement et d'ivresse à la térébenthine, garder les pinceaux en faction jusqu'à l'écorchure, mais le plus difficile est d'attendre. Que la peinture sèche, qu'elle sorte de son mystère, qu'elle se plante dans le réel et qu'elle y prospère.

Chez le coiffeur, je tombe distraitement sur cette question dans un magazine : « Avec quel personnage que vous admirez auriez-vous aimé passer une heure à dialoguer ? »
Oh ciel, je n'aurais certainement jamais voulu dialoguer avec personne ! Face à Picasso, à Vélasquez, à Vermeer de Delft ? Comment rester soi-même, individu de chair et d'os, face à un mythe ?
Non.
J'aurais plutôt voulu me transformer en pinceau, dressé parmi tant d'autres à la fortune du pot, dan l'attente tranquille de l'instant décisif. Un pinceau rond de préférence, légèrement biseauté.

J'en ai vu quelques-uns autour de moi qui y parvenaient. Bruno, Isabelle, des sportifs de haut niveaux. C'est d'abord une question de mental, comme on dit aux Jeux olympiques.
Vers l'âge de 12 ans, j'ai participé à des compétitions locales de natation. Je filais sous l'eau comme une anguille mais, dès que je sortais la tête et voyais les concurrentes me dépasser, je sentais le désir de gagner m'abandonner. L'eau est froide quand on perd le rythme.
Main gauche, main droite, main mitigée. Au départ, il y a un élan, une envie réelle, un enthousiasme. Adhérer au monde par la peinture. J'aurais fait n'importe quoi, me représenter à poil avec une tête de Mickey, copier des portraits de people dans Paris-Match, peindre le programme de la machine à laver... L'idée déboule, mais la main ne lui ressemble pas, elle reste inaboutie. Je sais par-dessus tout et je ne sais pas le faire.
La force et l'inertie, le désir et le spleen. C'est fatigant comme peut l'être au cinéma le mouvement d'une roue de voiture qui tourne en sens inverse du trajet. Ce serait ça, le vertige métaphysique ?
Il m'a fallu des années pour accepter. Je suis têtue, j'ai des origines bretonnes. J'ai continué à remplir des carnets de dessins qui ne me plaisaient pas, puis j'ai laissé mes étagères se charger de feuilles et de cahiers toujours plus chics, toujours plus vierges. Cesse de pleurer, Pénélope. La guerre est finie, le paysage tombe en ruines, à sec. Maudit tube de peinture, tu vas sortir, oui ou merde ? Tout tombe en cendres, la page blanche me parle en langue étrangère. C'est foutu. J'ouvre la main, je l'insulte.
La déception est d'une tonalité ingrate. C'est kaki. C'est terne.

Reste la tendresse. Dans un court-métrage de 1946, on suit au ralenti la main de Matisse dans ses hésitations, ses circonvolutions en apesanteur au-dessus du tableau. Face au modèle, le mouvement est sincère, entêtant, c'est une danse, juste avant que le fusain ne commence à investir le papier.

MY CRYING LEFT HAND

Et c'est merveilleux. Le don du dessin, c'est comme la foi : on l'a ou ne l'a pas. Le désir passe de la main qui trace et qui caresse aux fonctions intellectuelles. Voilà, il me reste l'œil.
« Vous avez un regard », m'a dit la fille du peintre Uria Monzón.
Pendant les années qui ont vu progressivement la peinture me tomber des mains, des mots se sont précisé, perchés sur le fil d'émotions esthétiques, souvenirs drôles ou pathétiques, instantanés d'un ravissement qui ne s'est jamais démenti.
Ma main gauche inhabile sert de béquille à celle qui désormais préfère s'adonner aux entrelacs d'images à raconter.
Celle qui voit sert de guide à celle qui écrit.

